Questions de communication

19 | 2011
Annoncer la mort

Norbert Elias, *Au-delà de Freud. Sociologie, psychologie, psychanalyse*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2010

Tanguy Wuillème

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2849
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2849
ISSN : 2259-8901

Éditeur
Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 2011
Pagination : 376-379
ISBN : 978-2-8143-0084-2
ISSN : 1633-5961

Référence électronique
Tanguy Wuillème, « Norbert Elias, *Au-delà de Freud. Sociologie, psychologie, psychanalyse* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 10 décembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2849 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2849

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Tous droits réservés

Norbert Elias, *Au-delà de Freud. Sociologie, psychologie, psychanalyse*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2010

Tanguy Wuillème

RÉFÉRENCE

Norbert Elias, *Au-delà de Freud. Sociologie, psychologie, psychanalyse,* trad. de l'allemand par Nicolas Guilhot, Marc Joly et Valentine Meunier, Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2010, 214 p.

1 Norbert Elias (1897-1990) n'a jamais caché l'importance qu'avait eue le travail de Sigmund Freud dans l'élaboration de son œuvre. Pour ceux qui ont lu *La civilisation des mœurs* (traduit de l'allemand par Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1939 [1973]) ou la *Dynamique de l'Occident* (traduit de l'allemand par Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1939 [1976]) ou à savoir ce qui ailleurs qu'en France compose l'ouvrage *Sur le processus de civilisation* paru en 1939, preuve était déjà faite d'une grande familiarité avec les concepts freudiens et d'une utilisation originale, quelquefois iconoclaste, de ceux-ci dans un cadre social et politique. Le mérite et l'importance du travail de Marc Joly (et de tous les autres traducteurs) sont de compléter ce qui n'était qu'une intuition initiale et de montrer combien peut être profitable un dialogue des sciences humaines et sociales avec la psychologie et la psychanalyse. D'autant plus dans un contexte de forte critique médiatique et opportuniste de l'œuvre du thérapeute viennois et de son dispositif analytique universellement connu. Il y a là un pied de nez éditorial qui fait signe vers une analyse reconnaissante, simultanément critique, envers un auteur qui fait d'habitude plutôt l'objet soit de louange soit de démolition en règle. On peut juste s'étonner du retard typiquement français pris dans la connaissance de textes essentiels de Norbert Elias, référence omniprésente de la sociologie contemporaine (il en va surtout pour sa biographie passionnante inédite, *Studien über die Deutschen*, Berlin, Suhrkamp Verlag, 1989).

2 Cet ouvrage comprend un ensemble de cinq textes d'origine orale qui sont des notes de cours, de conférences et des canevas retravaillés en vue de publications à venir. Ils ont été élaborés sur une durée de quarante ans (1950-1990). Ces textes sont traversés par une inquiétude et un espoir : celle de voir croître une parcellisation et une ultra-spécialisation des sciences s'ignorant les unes les autres et celui d'aider à constituer une science de l'homme réunifiée. En témoignent des affirmations qui ponctuent ces textes « ma tâche consiste à construire des ponts entre les disciplines » (p. 122), « on aurait besoin de spécialistes d'un nouveau genre, capables d'explorer les zones situées aux confins de la biologie, de la sociologie et de la psychologie, suffisamment sûrs d'eux-mêmes et indépendants pour rompre avec la routine des divisions établies » (p. 184).

3 Dans sa postface, Bernard Lahire insiste sur les souhaits et efforts de Norbert Elias pour concrétiser institutionnellement, pédagogiquement, une rencontre entre étudiants, chercheurs et professeurs venus de différents horizons. L'enjeu, et ce sera une des principales critiques faites à l'école freudienne, est de dépasser les études segmentaires, limitées de l'homme, leurs prétentions modélisantes, bref tout ethnocentrisme disciplinaire. On le voit bien dans les deux premiers textes où il défend l'utilité d'une psychologie sociale en évitant les oppositions binaires : l'individu est social, le tort de la psychanalyse est de faire fond sur un « je » qui serait distinct du « nous », la société n'est pas en dehors de l'individu. Ces couples opposés ont handicapé la théorie freudienne, la société y est désignée comme l'ennemie, l'agent de corruption et de contrainte ; en face l'homme pourrait y opposer son intériorité, ses représentations fantasmatiques, affectives. Sigmund Freud n'aurait donc pas osé s'aventurer vers la société, sauf avec le biais d'une théorie, celle de *Totem et tabou* (1913) qui en cherche l'origine. Norbert Elias entreprend une critique argumentée de cette fausse théorie de la société : datée, imaginaire, « l'hypothèse freudienne du parricide commis au sein de la horde primitive est une légende » (p. 145).

4 Pour l'auteur, la question des commencements n'a pas de sens, car on est toujours face à des processus. Il défend l'idée des processus sociaux de long terme et entend dénombrer les séquences où s'opèrent des inflexions. Le noyau dur de sa réflexion est toujours de penser le processus de civilisation. Il le définit ici comme ayant « notamment une fonction d'explication : il attire l'attention sur les changements qui affectent les normes sociales concernant les comportements et les sentiments humains et par conséquent les maladies qui leur sont liées » (p. 115). La rencontre entre la civilisation et le psychosomatique est tout l'intérêt de ces textes : devenir civilisé rend-il malade ? À lire ses anciens ouvrages, on aurait pu croire que la réponse était positive. Dans les trois derniers textes de ce recueil, Norbert Elias livre une autre version de l'affaire : lui qui avait présenté des « poussées civilisatrices » – avènements des (auto-) contraintes d'hygiène, de pudeur, de rapports pacifiés à l'autre – faisant que des choses permises avant ne l'étaient plus actuellement ; voilà qu'il affirme que beaucoup de choses interdites autrefois sont maintenant autorisées. Norbert Elias se concentre sur le cas de la relation entre enfants et parents. Dans un texte passionnant – « La civilisation des parents » (1980) –, il montre l'importance donnée aux enfants aujourd'hui et la levée des interdits, des phénomènes d'autorité à leur encontre. On serait entré dans la « *cool attitude* » où règne une meilleure égalité et davantage de négociation à leur hauteur. Si elle reste une relation de domination, la famille est maintenant faite de circonspection, de civilité qui caractérise les deux pôles de la

relation. Parents comme enfants ont à faire un important de travail de retenue, d'intériorisation des normes en vue d'empêcher toute violence physique. Norbert Elias voit là le résultat d'un long processus de civilité, suivant en cela les travaux de Philippe Ariès, mais en insistant davantage sur les effets psychiques d'une telle libération des enfants (chambre à soi, individualisation croissante). Cela rend la vie plus facile et difficile à la fois.

5 Si on peut regretter que Norbert Elias ne dialogue pas avec ses contemporains anglais (Melanie Klein, Donald W. Winnicott, pourtant découvreurs de toute une psychologie de l'enfant et qu'il semble totalement ignorer), il reste qu'il voit bien la nouvelle difficulté d'être de l'enfant : un processus biologique s'impose à lui mais aussi un processus social-individuel. Devenir adulte conduit à l'intégration de nombreuses contraintes, à un degré élevé d'anticipation et de maîtrise de ses impulsions passagères. Cela afin d'atteindre des objectifs de long terme et de réaliser ses envies. Norbert Elias insiste alors sur un aspect essentiel : par nature, les humains possèdent le potentiel biologique d'une telle retenue, ils ont un dispositif biologique qui rend possible le contrôle de ce type de pulsions et d'affects (en cela, il tranche avec la conception freudienne qui voudrait que l'on subisse le jeu des pulsions). Autrement dit, cessons de séparer biologie et sociologie. Le potentiel biologique doit cependant s'actualiser au cours d'un processus individuel de civilisation. Si les loups savent s'arrêter de manière innée dans leurs jeux violents, l'homme doit tout apprendre. Ce processus de civilisation sera toujours relatif, différent selon le temps et l'espace où évolue l'enfant.

6 Cependant, Norbert Elias souligne cette loi centrale pour bien comprendre son propos : « Plus la société adulte devient complexe et différenciée, plus le processus de transformation civilisatrice de l'individu s'allonge et se complexifie » (p. 99). Les adolescents sont voués à le rester longtemps et cela va de pair avec l'allongement extraordinaire de la vie de l'individu. Il n'oublie jamais de signaler l'importance du soubassement étatique propice à ces transformations. L'avènement de l'État moderne (XV^{e}-XVI^{e} siècles) a contribué à la pacification des mœurs, au recul de la violence. Parler de pulsion d'agressivité est insensée sauf à la rattacher au degré de violence acceptable par les autorités en place. L'État est agent de civilisation – ou de décivilisation – s'il choisit de laisser libre cours à sa propre barbarie intérieure. C'est là toute la force de l'argumentation de l'ouvrage : les normes imposées par un État peuvent avoir de multiples conséquences pour les individus. Soit l'individu ne parvient pas à réprimer et à contrôler ses pulsions, il sombre dans la barbarie (et finit généralement en prison). Soit la violence s'intériorise et l'individu s'auto-agresse, tente de se suicider, tombe malade surtout de manière psychosomatique – « se faire violence à soi-même n'est ni interdit, ni punissable » (p. 122). Soit, et on retrouve là ses analyses sur le sport et la violence, une société trouve des compensations. Norbert Elias regroupe sous le terme de « loisirs » l'ensemble de ces dispositifs qui offrent une soupape de sécurité au trop plein de tensions que l'homme emmagasine. Il fait d'ailleurs une distinction intéressante entre ceux qui ont besoin de relâcher les tensions et ceux qui préfèrent, avec un même effet, extrémiser celles-ci. Dans les deux cas de sous- et sur-tensions, on vise à définir des états plaisants, que ce soit dans le calme ou la simulation de luttes en tous genres (dorénavant souvent civilisées par des règles du jeu). Il doit y avoir libération contrôlée des émotions. Enfin, le dernier cas pourrait être celui de la sublimation freudienne (activité artistique, culturelle et créatrice) ou bien l'analyse elle-même mais Norbert Elias n'en dit mot. Et pour cause car ici réside tout le problème de sa théorie, elle peut avoir une valeur descriptive

pertinente, poser de bonnes questions mais ne pas avoir les moyens de sa réflexion. La force de cette théorie est bien de montrer, sans pour autant en opérer la synthèse (faute de temps ou forces ?), la conjonction de phénomènes étrangers entre eux à première vue mais qui invitent à penser l'impact du processus de civilisation sur nos vies et quant à la façon de la comprendre.

7 Il invite à renouveler la pertinence des concepts freudiens, de les adapter de manière critique à notre époque en les historicisant : le surmoi est le produit historique d'une société, il est autant parental que social donc relatif. Les désirs sont des désirs sociaux construits par la société dans laquelle nous avons baigné. Mais l'époque contemporaine ne ressemble pas à celle du Viennois, on pourrait dire moins encore à celle de Norbert Elias lui-même. Est bien à l'œuvre un vaste processus d'informalisation des rapports entre les individus qui se traduit par un évanouissement des relations d'autorité et un relâchement de la morale sexuelle. Il existe également une poussée croissante du processus de démocratisation qui oblige les individus à respecter en autrui son égal, par conséquent à s'imposer un niveau relativement élevé d'autocontrôle des passions (colère, envie, jalousie, ressentiment...même à l'encontre des animaux, comme le remarque Bernard Lahire dans sa postface).

8 Si le mot d'autonomie a un sens pour les contemporains, il est sans aucun doute celui de la maîtrise réussie de ces « poussées civilisatrices » actuelles. Norbert Elias pense bien au-delà de Sigmund Freud, s'inscrivant dans une optique égale d'approfondissement des Lumières quant au devenir de la condition humaine. Maîtriser le processus de civilisation vaut autant pour l'espèce que pour l'individu, il a une fonction sociale et personnelle. L'altruisme et l'individualisme allant de pair, l'acquisition d'une auto- et d'une inter-discipline se doit penser ses seuils d'acceptation et de sensibilité, peut-être sa médiocrité au sens grec (« un comportement civilisé se situe quelque part entre la retenue extrême et l'absence totale de retenue », p. 161). Lorsque le sociologue parle d'un processus intergénérationnel, de longue durée, non planifié et qui ne serait pas forcément synonyme de progrès ; sa thèse semble pourtant faire oeuvre de compréhension et d'interprétation en vue de résoudre pragmatiquement certains de mauvais plis pris par la modernité. De descriptif, il penche vers un certain normativisme mais s'arrête toujours en chemin. Un de ces plis modernes est signalé subrepticement dans son ouvrage *La société des individus* (trad. de l'allemand par Jeanne Étoré, Paris, Fayard, [1987] 1991) : « On ne s'efforce que trop souvent de donner au jeune individu pendant son enfance et son adolescence l'horizon de connaissances et d'aspiration le plus vaste possible, une vision globale de l'existence, une sorte de rêve heureux, un îlot de l'enfance contrastant curieusement avec la vie qui l'attend à l'âge adulte » (p. 67). Sigmund Freud aurait nommé cela l'apprentissage au principe de réalité ; Norbert Elias semble lui faire signe vers un souci d'épanouissement général de la vie qui ne céderait pas sur son principe d'utopie. Il serait plus le contemporain de Wilhelm Reich ou d'Ernst Bloch, un de ces déçus qui savent rester optimistes. Le problème n'est donc pas la somme ou la qualité des normes d'autorégulation (peu importe qu'il y ait augmentation ou relâchement des contraintes), mais le critère décisif reste l'effet produit sur le psychisme et les corps des individus. Il s'agit bien de comparer des régimes de vie, davantage agréable ou décente, entre les époques, ce qui semble à première vue très difficile à réaliser.

9 Reste que Norbert Elias ne fournit pas de critère pour juger de ce que serait une vie épanouie, ne nous dit rien sur le différentiel d'appréciation et d'impact du processus de

civilisation sur chaque individu dont on sait qu'il peut être différemment vécu. Comment jauger du degré de bonté ou de nocivité des (auto-) contraintes si celles-ci sont relatives à chaque époque et à chaque société. C'est pourquoi il n'y a pas chez lui de véritable interrogation sur la décivilisation de masse observée au XX^{e} siècle et sur le faible rempart que les sociétés occidentales ont su y opposer. La traduction de *Sur les Allemands* sera sans doute l'occasion d'un débat sur cet événement dont nous vivions encore les effets (le livre dirigé par Françoise Lartillot, Norbert Elias, *Études sur les Allemands. Lecture d'une œuvre*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2009, y introduit).

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2
tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr